

MA POUPEE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

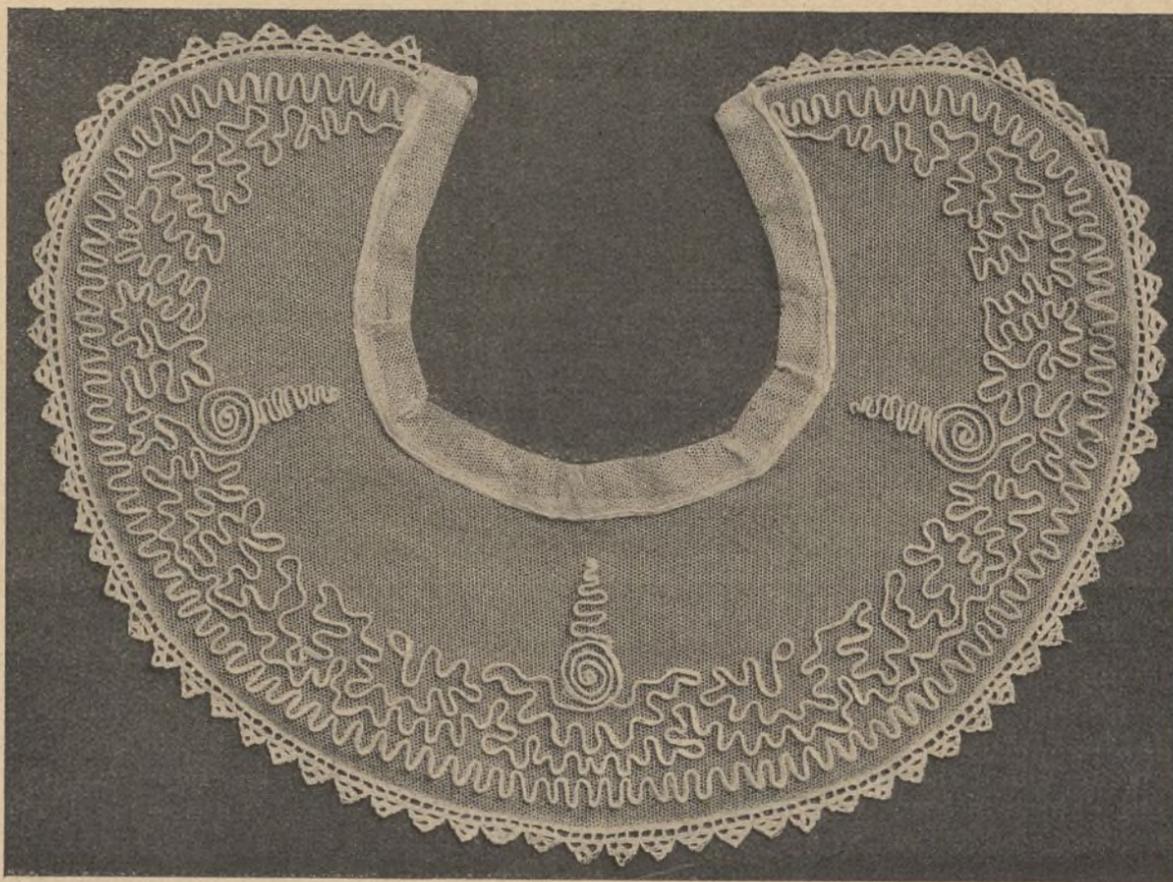
COL SOUTACHÉ SUR TULLE

Fournitures jointes à ce numéro : tulle dessiné, soutache, échantillon.

Après les amusants travaux des travestis, nous allons revenir aux objets de toilette, toujours bien accueillis par les petites filles, faisant également plaisir à leur maman.

Je vous envoie un genre de travail, que vous n'avez pas fait encore, mais qui vous plaira certai-

soutache est très à la mode, et votre ouvrage terminé, vous admirerez sur vos robes, claires ou foncées, son cachet d'élégance. Sur le tulle dessiné, vous cousez la soutache, à très petits points de côté, avec du fil ordinaire; ayez soin de coudre au bord de l'encolure [une petite bande de tulle ou de linon



nement; il n'est pas difficile et donne un très joli résultat.

Votre tante Patience vous donne des explications si détaillées, si nettes, sur tous les ouvrages qu'elle vous explique, que je ne mets pas en doute que vous réussissiez parfaitement le joli col soutaché que je vous envoie.

Bon nombre d'entre vous, mes petites amies, avez de grandes sœurs qui sont abonnées à *Mademoiselle*; eh! bien, je leur envoie le même travail, il n'y a de différence que dans la forme du col; vous voyez que je vous prends tout à fait au sérieux. La

large d'un doigt, et dissimulez la couture par une soutache posée à plat. Pour toute la broderie, vous la poserez sur le côté, ce qui fait mieux ressortir le dessin et vous la coudrez tout au bord, à petits points comme je vous le dis plus haut.

Pour donner un aspect plus gentil à votre petit col, vous demanderez à votre maman une petite dentelle, un fin picot de préférence, dont vous l'entourerez; le travail vous prendra tout au plus quelques heures.

Picot d'Irlande : 1 fr. 25 le mètre.

C. C.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Deux fonds d'assiettes à déjeuner.

— Tante Patience, veux-tu nous laisser fouiller dans tes trésors, nous te dirons ce que nous voulons faire tout de suite.

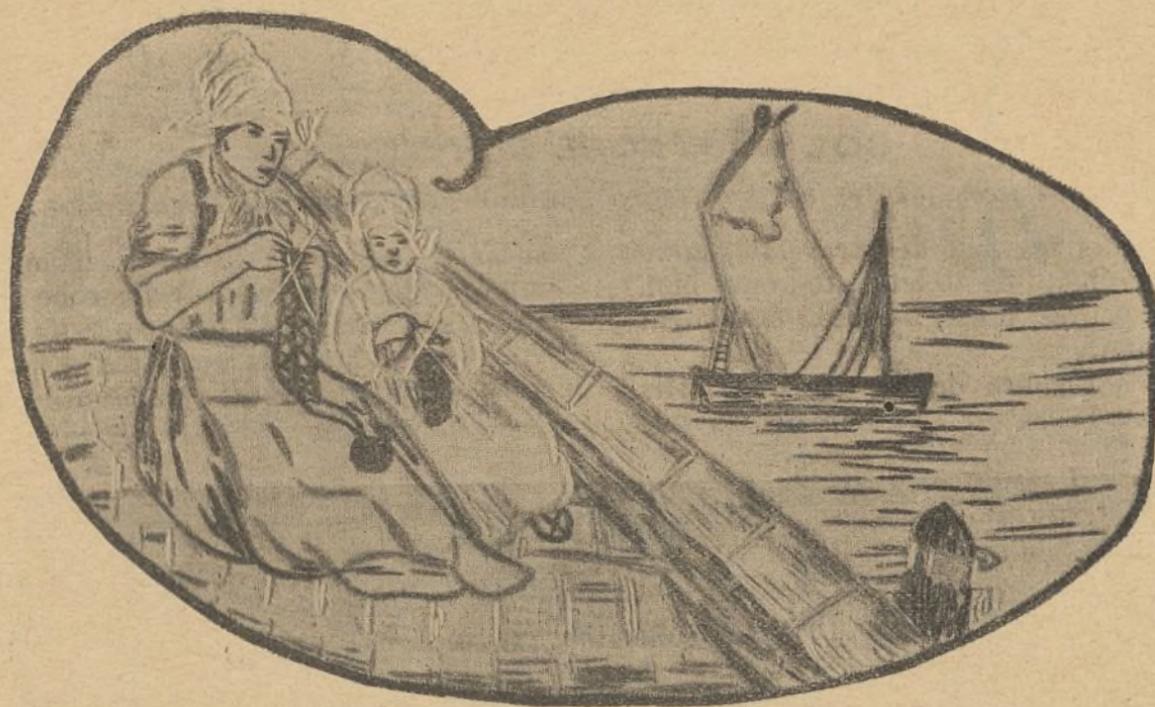
— Oh! quelle chance; encore des petits personnages!

— Ça, tante Patience, c'est vraiment gentil.

tartines, bien dorées et beurrées, que vous mangez avec tant de plaisir.

— Nous en ferons deux : un pour papa, un pour maman.

— Prenons le premier. Deux petites paysannes, la mère et la fille, peut-être, tricotent sur le quai en regardant de temps à autre les barques de pêche, qui entrent et sortent du port.



— Tu comprends, tante, on peut les barioler sans trop grand souci de la vérité, c'est de la fantaisie et ça permet d'utiliser des restes de similis.

— Mes chéries, vous m'étourdissez à me parler toutes à la fois! Mes pauvres oreilles!

— Non, nous allons être sages si tu nous dis ce que c'est?

— Eh! bien, ce sont deux fonds de tasse à déjeuner, pour mettre la tasse de chocolat et les bonnes

La mère est habillée de vieux rose deux tons avec foulard bleu, tricot rouge; la fillette, tout en b'eu, tricot bois, les aiguilles blanches. Toutes deux portent une coiffe blanche, le visage et les mains sont noirs (le tout au point de tige).

Les pavés, siège peu douillet sur lequel elles sont assises, sont formés d'une suite de points lancés, indiqués sur le dessin en deux tons de gris. Le rebord du quai est brun, trois tons, le plus foncé dans



Fig. 1 et 2. — Deux fonds d'assiettes. Planche nos 1 et 2.

La toile non dessinée avec fournitures : 0 fr. 95 pièce. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 1 fr. 75 pièce.

le bas, le plus clair formant la séparation des pierres.

La coque de la barque est en passé plat à points obliques et points lancés; les voiles, au point de tige gris et brun. La petite échelle, en bleu gris; l'eau est représentée par de grands points lancés bleu vert trois tons et brun.

Sur le second, qui paraît être la suite du quai, un vieux loup de mer se promène en fumant sa pipe.

Le quai et l'eau se trouvent donc faits de la même façon, la barque aussi; mais notez en passant que la grande voile est rapiécée un peu grossièrement.

Je ne vous engage pas à imiter cette manière de raccommoder!

Le pêcheur est vêtu d'un large pantalon brun, d'une veste bleue; la tête et le cou abrités par une calotte et un foulard brun qui flotte au vent. Le visage est noir, les sabots bordés de brun, couverts de grands points bois clair.

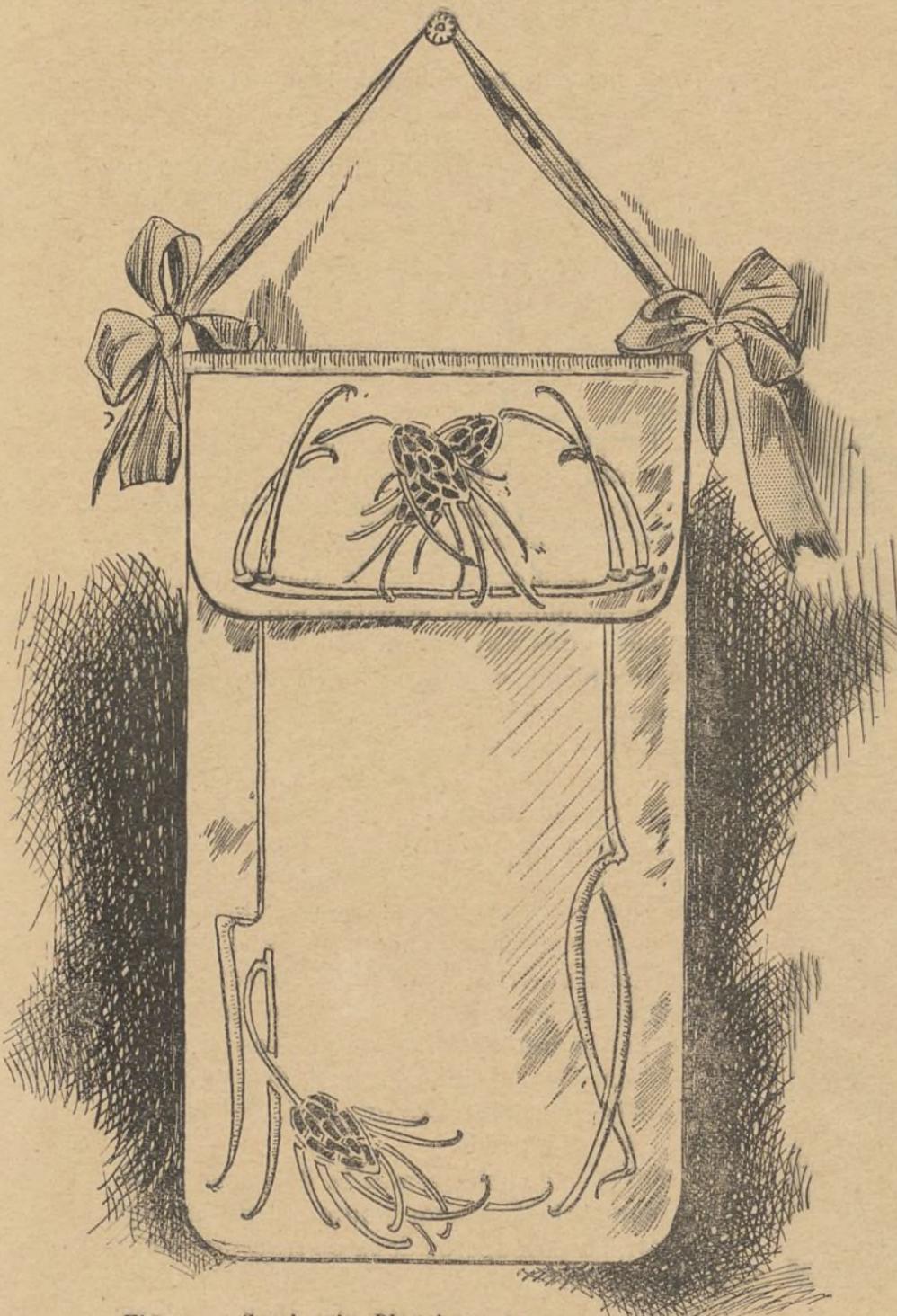


Fig. 3. — Sac à pain. Planche n° 3.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75. Doublure : 2 fr.
Ruban : 0 fr. 40 le mètre.

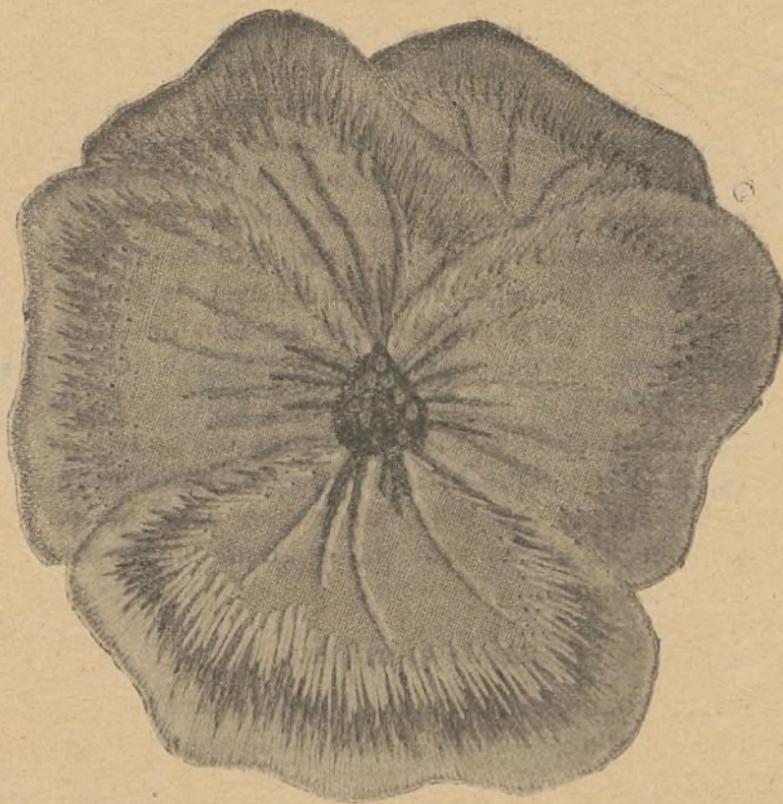


Fig. 4. — Essaie-plumes. Planche n° 3.
Échantillonné avec fournitures : 1 fr. 25

Le câble qui sert à amarrer les barques au retour de la pêche est en trois tons bois, avec traverses grises.

Les deux fonds de tasse, sur toile ancienne écrue, sont festonnés tout autour en bois clair et sont découpés ensuite bien soigneusement.

Sac à pain.

— Tante Patience?
— Qu'y a-t-il, Monique?
— Est-ce que ça peut se donner un sac à pain?

— Pourquoi pas? Seulement tu ne donneras pas cela à quelqu'un que tu ne connais pas beaucoup.

— Bien sûr, tante, mais ce serait pour maman.

— Alors, rien de plus simple, mignonne.

— Non, ce n'est pas simple. Je n'ai pas de tissu, pas de fournitures et pas de dessin.

— Pauvre petite, que puis-je faire pour toi?

— Me donner ce qu'il faut, s'il te plaît?

— Oh! petite enjôleuse! Sois satisfaite. En voilà un. Je vais vous en donner l'explication à toutes. Il est en toile Gobelins écrue. Son ornementation en est bien facile : deux pommes de pin s'entrelacent sur le rabat et un seul dans l'angle inférieur gauche de la poche.

Les pommes de pin sont brodées en deux tons bois, au passé plat, avec les aiguilles au point de tige même ton.

Tout le reste de l'ornement se fait au passé plat en ton bois foncé, éclairé de quelques points plus clairs.

La broderie terminée, prenez une bande de toile blanche ayant exactement les dimensions de la toile Gobelins. Fixez cette toile à l'endroit de la broderie, par des points devant tout autour, sauf sur les petits côtés qui formeront le bord intérieur de la poche et le bord du rabat. Retournez la toile sur elle-même.

Pliez la longueur de toile en trois morceaux, dont deux égaux et un petit. Faites un surjet de chaque côté, pour former la poche. Retournez alors cette poche sur elle-même, pour que le bon côté de la broderie se trouve à l'endroit. Cousez alors à petits points les deux côtés restants, en ayant soin de replier les bords. Fixez dans le haut un petit bâtonnet et nouez à chaque extrémité un ruban dans le ton de la broderie, en laissant la longueur nécessaire pour le suspendre.

Essuie-plumes.

— Je reconnais cette petite fleur, tante Patience, tu nous en as déjà donné deux dans le même genre il y a quelques mois.



Fig. 5. — Aumônière. Planche n° 5.
Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 6 fr. 50.
Doublure et garniture : 3 fr. 75. Toute faite : 22 fr. 50.



Fig. 6. — Détail de la broderie de l'aumônière (fig. 5).

— Tu as bonne mémoire, Germaine, veux-tu faire celle-ci que tu utiliseras comme essuie-plumes ?

— Ah ! voilà, je me demandais à quoi cela pouvait servir, jamais je n'aurais trouvé !

— Je veux le faire pour mettre sur mon petit bureau ; il me sera utile quand je ferai mes devoirs.

— Tu prendras un morceau de toile russe de 12 centimètres de côté environ, et tu décalqueras le dessin que je te donne. Tu prendras du coton plat de trois tons mauve.

Chaque pétale sera brodé séparément, de façon à ce que toute la partie qui devra être découpée après l'exécution soit festonnée. Là où le découpage, s'arrête le feston est remplacé par du passé évidé tout simplement.

Les points de feston devront être d'une longueur irrégulière. Pour cette première rangée, tu prendras du mauve moyen. Pour le second rang, ce sera du foncé qui viendra se mêler au ton moyen, toujours irrégulièrement, et enfin le dernier ton, le plus clair, se trouvera le dernier. Chaque pétale sera nuancé de façon à lui donner, selon l'importance des points, plus ou moins de relief. Le cœur se fera en passé plat brun foncé, sur lequel seront semés de gros points de nœuds or. De ce cœur partent des nervures irrégulières en point tige or, avec, de-ci de-là, un point lancé brun.

Enfin, avec de fins ciseaux, tu découperas soigneusement le tissu tout autour sans couper le point. Tu découperas deux ou trois morceaux de feutre vert de même forme, tu les mettras l'un sur l'autre, tu poseras par dessus la fleur brodée, et le tout sera fixé par le milieu par un petit crochet muni d'un anneau.



Fig. 7. — Robe « Lilette », pour fillettes de 10 à 12 ans.
 Dessinée et échantillonnée avec fournitures
 sur une de nos toiles : 22 fr. 50.
 Sur batiste ou linon de fil : 25 fr. 50
 Entre-deux : 0 fr. 40 le mètre.

Aumônière.

— Tante Patience, un grand conseil, je te prie.

Notre petite cousine Eliane fait sa première communion dans quelques semaines, et nous voudrions, à cette occasion, lui offrir un joli petit souvenir, mais maman dit que nous devrions le faire nous-même.

— Elle a raison, votre maman, mes mignonnes, ce petit cadeau aura plus de valeur fait par vous.

— Cherchons un peu. Voulez-vous faire un mouchoir?

— C'est trop peu, ma tante.

— J'ai là une aumônière, ce sera un charmant souvenir, coquet et sans prétention.

— Quelle bonne idée, tante Patience, nous savions bien que tu nous tirerais d'embarras.

— Vous prendrez un morceau de moire blanche de 20 centimètres sur 40. Pliez le tissu en deux pour marquer la moitié, et sur l'un des côtés, reportez le dessin qui est sur la planche. Prenez de la soie mi-



Fig. 8. — Robe « Odette », pour fillettes de 6 à 8 ans.
 Dessinée et échantillonnée avec fournitures
 sur une de nos toiles : 18 fr. 50.
 Sur batiste ou linon de fil : 21 fr. 50.

perlée blanche, et brodez tous les petits muguets au passé plat avec tiges au point de tige.

Afin de bien vous donner la direction des points, ce qui est tout le secret de cette broderie, je vous ai fait reproduire en grand le motif central de l'aumônière. Vous n'aurez qu'à donner la même direction aux points des fleurettes de la guirlande principale, et vous réussirez à merveille ce petit travail.

La broderie terminée, doublez la moire d'un morceau de pongée blanc; il faudra mettre les deux tissus, envers contre envers, afin que le tout se trouve en bonne place, quand l'aumônière sera terminée.

Une autre recommandation : suivez bien le mouvement arrondi et très gracieux de l'aumônière, quand vous la garnirez d'un ruché de mousseline de soie.

Enfin, entre deux rangées de points devant, qui formeront coulisse dans le haut, passez un petit caoutchouc, afin de froncer un peu la partie supérieure. Posez un nœud de ruban de chaque côté, et fixez sur le dos de l'aumônière un ruban n° 5, pour suspendre celle-ci, et faites un chou dans le haut.

Robe Lillette pour fillette de 10 à 12 ans.

— Tante Patience, nous allons oublier de t'annoncer une nouvelle.

— Elle doit être bonne, vous avez des mines bien réjouies !

— Oui, nous allons avoir une jolie robe brodée pour l'été, mais à une condition, c'est que nous ferons un peu de broderie, maman nous aidera, tu sais !

— Je m'en doute, mes chéries, sans cela, soit dit sans malice, vous auriez peut-être bien pu les avoir... pour Noël !

— Oh ! tu nous taquines, tante, mais nous avons bon caractère. Si tu veux, nous les apporterons et nous y travaillerons ici.

— C'est cela, mes enfants. Je ne sais toujours pas comment elles seront ces jolies robes !

— Elles seront sur jolie toile, ou sur batiste ou linon de fil, nous ne savons pas encore. La blouse

kimono sera ornée de chaque côté d'un gros pli, et rayée de deux jolis entre-deux. Sur le milieu du devant, une jolie branche de lilas, à broder en anglaise avec feuilles au cordonnet rehaussées de plumetis. Sur les manches, un semis de pétales de lilas. Le haut de blouse est plissé pour être ramené à la grandeur d'encolure. Le col rabattu, orné du même entre-deux, et brodé de semis, viendra se fixer sur le devant, avec un petit nœud de couleur au milieu.

La jupe est toute simple : une grande branche de lilas plus importante que celle de la blouse, avec semis.

La jupe est montée en forme de grand tablier derrière qui revient jusque sur les hanches, et s'encadre d'un entre-deux comme celui de la blouse.

Le devant est monté à plis, et la jupe est réunie à la blouse par une jolie ceinture, qui, peut-être, sera de couleur pour donner plus d'originalité à la robe.

— Voilà, chère petite tante, la description de nos toilettes, nous allons mettre tes leçons à profit.

— Vous serez tout simplement ravissantes, mes chéries.

Robe Odette pour fillette de 6 à 8 ans.

J'en ai aussi une à vous proposer, si vous ne voulez pas avoir toutes les quatre la même.

Mais au lieu d'être ornée de broderie, tout l'ornement se fait en soutache. Aucune difficulté à surmonter. Rien que de la couture. La soutache doit être cousue debout, c'est plus joli. Je n'ai aucune indication à vous donner pour ce travail, si ce n'est de bien suivre le dessin afin de ne pas déformer celui-ci.

La robe est des plus gracieuses, avec une longue blouse kimono ornée de trois gros plis creux de chaque côté qui viennent s'arrêter sous l'empiècement qui s'étend sur les manches.

La jupe est toute droite entièrement garnie de soutache.

Une petite ceinture de velours ou de soie de couleur tranchera sur le mat de la robe.

Demandez, mes chéries, à votre maman de choisir entre les deux.



EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

ROBE D'INTÉRIEUR POUR FRISETTE

M^{lle} Frisette vient d'être surprise par son amie Cerisette, alors qu'elle finissait de faire sa toilette.

Heureusement, Frisette a sous la main sa jolie robe d'intérieur, grâce à laquelle elle ne fera pas attendre Cerisette à la porte.

— Bonjour, ma chère Frisette, je te dérange, excuse-moi, mais je passais par ici, et je n'ai pu résister au désir de venir t'embrasser.

— Tu ne me déranges pas du tout, petite amie, assieds-toi un peu et causons.

— Comme te voilà jolie, Frisette, quelle belle mine tu as, et aussi... quelle charmante robe d'intérieur.

— Elle est pourtant bien simple. Veux-tu que je te donne le patron?

— Oh! oui, je serais si heureuse d'en avoir une semblable.

— Le voilà : il se compose de cinq pièces. Le dos, à couper double droit fil au milieu du dos, sans couture.

Le devant, à couper deux fois droit fil, au milieu du devant. La manche, à couper deux fois droit fil partant de l'épaule; le revers, à couper deux fois, le col à couper double plein biais au milieu du dos.

Je te recommande, Cerisette, de plier ton tissu en deux avant de rien couper, cela t'évitera de couper au hasard, et d'avoir la désagréable surprise de posséder deux devants ou deux manches semblables.

Tu peux prendre comme tissu une petite flanelle bleue, blanche ou rose ou de la nubienne, c'est plus élégant.

Aie soin de couper les différentes pièces en laissant du tissu pour les coutures.

Réunis dos et devant par une couture de dessous de bras et d'épaule.

Ensuite, ferme chaque manche par une couture, fixe-les aux entournures en mettant la couture de la manche presque sous le bras, et fais quelques fronces sur le dessus.

Un ourlet assez large dans le bas et un de chaque côté devant. Fais le col et les revers en satin assorti, ce sera plus seyant. Il faut les doubler d'une petite soie légère, à petits points, sans traverser à l'endroit et fixer le bord du peignoir entre les deux tissus.

Pour cela, tu fixeras d'abord l'envers, puis tu rabattras le satin à petits points de côté, bien proprement.

Une cordelière comme ceinture, et deux gros boutons comme garniture, et c'est tout.

Naturellement, au croisement des deux devants l'un sur

l'autre, un bouton-pression fermera la robe d'intérieur.

— Merci, chère Frisette, je t'ai fait bavarder longtemps et le temps passe, je cours au magasin des « Occasions sans pareilles » acheter ce qu'il me faut.

— Bon courage, Cerisette, et à bientôt.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Tu es venu en auto, oncle Fred?

— Oui, mes enfants, et avec l'intention de vous emmener immédiatement. J'ai l'autorisation de vos parents, habillez-vous vite et filons.

— Où allons-nous?

— A Versailles.

— Voir le château?

— Oui, et aussi le parc et les jardins. Je m'assurerai en route de ce que vous savez sur ce palais.

— Oh! beaucoup de choses, oncle Fred.

— Nous verrons cela, nous verrons cela! Etes-vous prêts?

— Oui, mon oncle.

Dans l'auto qui filait à une bonne allure de promenade, l'oncle Fred, pour faire passer le temps, interrogeait les enfants.

— Qu'est-ce que le château de Versailles?

— C'est un château qui a été construit par l'architecte Mansard pour Louis XIV.

— C'est exact, mais avant Louis XIV n'y avait-il rien à Versailles?

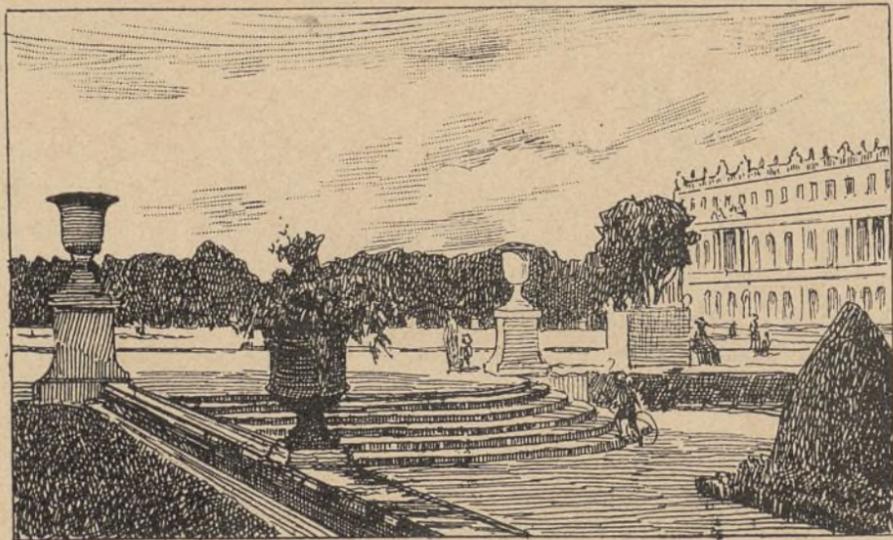
— Si, mon oncle, il y avait une ville.

— Une ville comment?

— Une grande ville, comme maintenant.

— Ah! mais non, mes enfants, vous êtes dans l'erreur et la meilleure preuve c'est qu'un historien a dit en parlant de Louis XIV: « Le roi éleva d'abord un château pour lui; il éleva ensuite une ville pour son château. » Comprenez-vous?

— Alors, oncle Fred, avant Louis XIV, Versailles n'existait pas?



Un coin du parc de Versailles.

— A peine. C'était un lieu sauvage, où aucun cours d'eau ne venait féconder la terre. Henri IV y allait souvent chasser le cerf dans les bois. Louis XIII, également passionné pour la chasse, s'y rendit aussi maintes fois, mais, plus difficile et plus exigeant que son



Jules Hardouin Mansart.

père, il ne voulut pas se contenter, ni du moulin, ni de la mauvaise auberge qui étaient les seules ressources du pays. Il acheta donc la terre d'un nommé Jean de Soisy, et fit construire un petit château que Saint-Simon, dans ses Mémoires, qualifie de château de cartes. C'était un bâtiment construit en briques, et entouré d'un fossé que traversait un pont-levis. Entre la Place d'Armes et la porte de l'orangerie actuelles, s'étendait le hameau de Versailles, qui n'était pas bien grand, comme vous voyez.

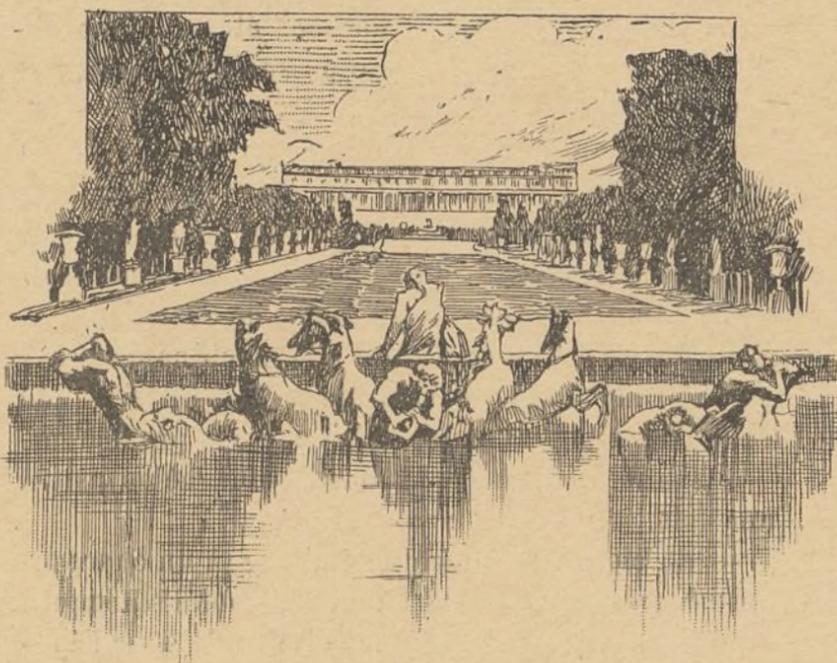
— Par qui fut construit le château de Louis XIII?

— Par un architecte nommé Lemercier. Louis XIV, qui devait donner à Versailles ses splendeurs, commença par dédaigner le petit château de briques de son père et, pendant les vingt premières années de son règne, affectionna une autre résidence, que vous connaissez déjà et qui s'appelle...

— Le château de Saint-Germain.

— C'est cela. Ce n'est qu'en 1660 qu'il se prit de passion pour Versailles, et qu'il songea, après avoir fait restaurer le château de Louis XIII, à l'augmenter de deux ailes parallèles et de la Cour Royale. Ce fut l'architecte Leveau qui fut chargé de cette transformation et Hardouin Mansart qui continua les travaux après sa mort.

Mansart, dont les plans avaient une envergure inconnue jusqu'à ce jour, aurait voulu faire disparaître complètement le château de Louis XIII et bâtir à sa place



Le bassin d'Apollon.

comme il l'entendait. Mais Louis XIV s'opposa à ce projet et voulut absolument conserver l'ancien manoir. L'architecte, obligé d'obéir, se contenta de faire disparaître le fossé sur lequel il bâtit deux ailes nouvelles, puis, petit à petit, à force d'ajouter des bâtiments, des ornements, il arriva à donner au château l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

— N'est-ce pas à lui, oncle Fred, que nous devons les *mansardes* ?

— Non, mais à son oncle François Mansart qui fit entièrement l'éducation de son neveu. Ce dernier agrémenta le château de Versailles de ces toitures brisées qui ont conservé le nom de leur inventeur et qu'on attribue plus souvent au neveu qu'à l'oncle.

— Je ne savais pas qu'il y avait eu deux architectes du nom de Mansart. Sont-ils aussi célèbres l'un que l'autre ?

— François Mansart, très modeste, fut moins célèbre que son neveu, bien qu'aussi habile. Hardouin Mansart, doué aussi d'un talent remarquable, n'aurait peut-être pas eu tant de faveurs à la cour, s'il n'avait employé, bien souvent, auprès de Louis XIV les détours des plus habiles courtisans. On raconte que, dans les plans qu'il présentait au roi, il glissait, avec intention, de telles erreurs que ce dernier ne pouvait faire autrement que de les remarquer au premier coup d'œil. Mansart, alors, s'extasiait sur les profondes connaissances de Sa Majesté et se hâtait de faire les corrections dont Louis XIV était dupe. Il avait, en son temps, un grand nombre d'ennemis que lui valaient sa fortune, sa vanité et son égoïsme et, s'il n'avait adopté une conduite aussi habile,

il serait certainement tombé tôt ou tard en disgrâce.

Mais revenons à notre château. Jusqu'en 1684, Mansart ne cessa d'y apporter des modifications. A cette époque, il pava de marbre noir et blanc, la petite cour du château de Louis XIII qui prit le nom de Cour de Marbre. Cette cour de marbre fut le théâtre d'un grand nombre de fêtes données par Louis XIV. On dit que l'opéra de Lulli et de Quinault, *Alceste*, y fut représenté en 1674. Plus d'un siècle plus tard, la Cour de Marbre voyait apparaître, au balcon du premier étage, Louis XVI et Marie-Antoinette contraints de se montrer au peuple. Ceci se passait à quelle date ?

— Le 6 octobre 1789.

— Très bien, Jacques.

En même temps que Mansart bâtissait le palais, un homme, non moins célèbre, dessinait les jardins. Vous devez savoir son nom ?

— Oui, oncle Fred, il s'appelait Le Nôtre.

— Le Nôtre substitua aux bosquets de Louis XIII, qui s'étendaient sur le revers de la butte opposée au château, de magnifiques jardins. Il eut, longtemps, le projet d'agrandir l'allée Royale, aujourd'hui le Tapis Vert. Mais Louis XIV l'empêcha, pendant de longues années, d'apporter cet embellissement au parc. Enfin, à force de supplications, le monarque se laissa fléchir et Le Nôtre obtint la permission d'agir à sa guise. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et il passa toute la nuit à faire exécuter son projet.

— De crainte, sans doute, que Louis XIV ne changeât d'avis.

— L'allée royale une fois transformée, les autres allées le furent aussi dans les mêmes proportions et le jardin de Louis XIII fut bientôt méconnaissable, orné de nombreuses pièces d'eau dont la plus importante est le grand canal. Une autre, très célèbre



L'Orangerie du château de Versailles.

aussi, est la pièce d'eau des Suisses. Savez-vous pourquoi elle porte ce nom?

— Oui, mon oncle. Parce qu'on a employé à sa construction un régiment de Suisses.

— C'est cela même. Elle mesure 400 mètres de longueur sur 140 mètres de largeur. La première de ses dimensions a été à dessein exagérée pour les besoins de la perspective. Elle se trouve derrière l'orangerie.

— Qu'est-ce que l'orangerie, oncle Fred?

— C'est un édifice construit par Mansart, pour mettre, l'hiver, à l'abri, les orangers qui ornaient le parterre et même les appartements du château. Louis XIV aimait beaucoup les orangers et Le Nôtre en avait réuni une énorme collection qui comprenait plus de six cents arbres. Certains avaient des noms. On en cite un, nommé *le Bourbon*, qui se trouvait auparavant à Fontainebleau et qu'on disait, à cette époque, âgé de cinq cents ans.

— Est-ce possible, oncle Fred?

— Tout est possible, mes enfants. Cet arbre vécut même encore pendant deux cents ans.

— Mais, oncle Fred, comment étaient donc alimentés les bassins du jardin puisqu'il n'y avait pas d'eau à Versailles?

— Voilà une question, Simone, qui prouve que tu réfléchis. La question de l'eau était une des plus difficiles à résoudre dans cette région absolument dépourvue de rivière. Mais Louis XIV ne connaissait point d'impossibilités. Il lui fallait de l'eau dans ses parterres et il y en eut, grâce à la machine de Marly qui amenait l'eau de la Seine à Versailles et que vous avez déjà vue maintes fois en vous promenant.

— Oh! oui, oncle Fred, nous l'avons même visitée une fois.

— Eh bien, cette machine était due à un charpentier liégeois complètement illettré, nommé Renquin Swalm. C'était une machine admirable pour l'époque, mais qui dut être remplacée cent ans après son inauguration et qui ferait sourire maintenant le plus inhabile ingénieur.

— Irons-nous à Trianon, aussi, oncle Fred?

— Oh! pas aujourd'hui, mes enfants. Nous reviendrons exprès une autre fois, si cela vous tente.



Ayuntamiento de Madrid



POURQUOI LE PAVILLON DE " L'HIRONDELLE " FUT MIS EN BERNE

La lourde chaleur du mois d'août pèse sur le parc de Varney; pas une feuille ne remue, pas un oiseau ne piaille dans les branches; la rivière, impétueuse en hiver, semble dormir, aucune brise ne ride sa surface.

Dans le lointain, le sifflet du chemin de fer déchire brusquement l'air, ou bien encore la voix frêle de quelque gamine en maraude s'égrène en notes monotones; puis tout retombe dans la quiétude de cette brûlante matinée.

Dans la petite rade qui lui sert de port d'attache, *l'Hirondelle* se balance. La coquette embarcation, donnée par l'oncle Armand à ses neveux, est toujours pimpante, avec ses agrès bien astiqués et ses banquettes de toile aux couleurs vives. Charles a jeté au fond de la barque l'un des coussins, et, à plat ventre, il regarde, dans la transparence de l'eau, les truites passer et repasser.

— Oh! la belle!... vois!... si on pouvait l'attraper! dit-il à Hubert.

Celui-ci, toujours taquin, est accroupi au fond de la nacelle; il lance à la volée, dans le ruisseau voisin, la provision de pommes qu'il vient de dérober au verger.

Il serait heureux de troubler la sécurité d'Elisabeth et de Lolotte, qui lavent consciencieusement le trousseau de leurs poupées dans l'eau claire, sortie toute blanche de la cascade. Le bruit des battoirs des petites travailleuses alterne avec leur causerie.

— As-tu la jupe de Rosette? questionne Elisabeth.

— Oui, et toi, la robe de Baby?... répond Lolotte.

Et elles frottent, secouent, rincent les vêtements de leur nombreuse famille.

— Finis donc de nous envoyer des pommes, crie l'aînée des fillettes à Hubert, je suis éclaboussée « et toute trempée! »

— C'est la guerre, riposte le garçonnet, « la guerre navale! »

— Nous ne jouons pas avec vous, nous sommes en lessive, hasarde Lolotte.

— Eh bien, allez plus loin, fait l'insupportable bonhomme..., ce sont les gênés qui s'en vont, allons, dépêchez-vous, ou je prends d'assaut le ruisseau et ses bords!

Et le bombardement recommence plus serré. Sentant leur impuissance à lutter contre ce despote, les deux petites sœurs ramassent les « affiquets » de leurs enfants, et vont, à quelques pas plus loin, reprendre leur besogne interrompue.

— Tu ne peux laisser personne tranquille!... dit Charles, toujours paresseusement étendu.

— C'est que je m'ennuie, gémit Hubert. Il fait une chaleur suffocante... Et puis, nous n'allons pas rester à la même place! C'est assommant!

En parlant, il a détaché les rames, enlevé sa blouse, et doucement la barque glisse au fil de l'eau..., si doucement qu'elle incline à peine les plants de nénuphars, aux fleurs jaunes, qu'elle écarte mollement.

— Oh là! crie une voix sonore, et du coin ombragé, où il lisait étendu dans le sous-bois, Cyprien s'élançe.

— Où allez vous?

— Nous flânon, répond Hubert, à la recherche de quelque aventure.

— Peut-on se baigner dans votre rivière? demande le Saint-Cyrien. Il doit y faire rudement bon, par cette chaleur étouffante!

— Bien sûr, opine Hubert.

— Nous y avons nagé avec le Malabre, certifie Charles qui multiplie, en esprit, la seule leçon de natation qu'il ait jamais prise.

— Et il attrapait même les truites à la main,

ajoute le cadet des deux inséparables. Il n'a garde de raconter que lui, pour ne pas entrer dans l'eau froide, a ameuté le village, en se sauvant en caleçon de bain jusqu'à l'église.

— Veux-tu te baigner? interroge-t-il obligeant.

— S'il y a moyen, je ne demande pas mieux; j'ai le temps, je crois, avant le déjeuner?

— Sûrement, le premier coup n'est pas sonné.

Ce disant, le matelot imberbe accoste, et leste, Cyprien enjambe la banquette.

— On va te conduire à la cabane; tu pourras y laisser tes vêtements.

— L'eau est-elle profonde? Y a-t-il des trous? questionne le grand cousin.

— Oh! le voilà qui a peur, fait Hubert, moqueur. Tu ne sais donc pas nager?

— Bien sûr, que j'aurais peur! riposte rageur le futur officier. Je te demande s'il y a des trous parce que c'est dangereux!

— Tu le verras bien, répond Charles qui s'est enfin décidé à se lever et à s'asseoir au gouvernail.

Au milieu des saules, l'embarcation s'est frayé un passage, jusqu'à des lianes serrées au travers desquelles on aperçoit une cabane rustique, perdue dans la verdure :

— Tu trouveras tout ce qu'il te faut. La clé est cachée sur une planchette de côté. Nous t'attendons...

A quelques pas de là, Elisabeth et Lolotte, armées d'une énorme corbeille, étendent leur lessive au soleil.

Tandis que Cyprien disparaît :

— Il faut lui jouer un tour, dit Hubert.

— C'est cela!... Il nous la fait à la pose, avec son « danger » ajoute Charles. On verra bien s'il sait nager. Chut! le voici.

Hardiment Cyprien plonge dans la rivière, pique une tête, puis reparaît un peu plus loin.

— C'est très amusant, dit Charles intéressé.

— Ce qu'il est adroit, exclament les petites sœurs qui se sont approchées, et admirent du rivage. On dirait un poisson, tant il est agile!

La barque a repris sa marche; autour d'elle Cyprien fait la planche, tourne et retourne.

Tout à coup, il s'écrie :

— A moi, je perds pied.., approchez!..

— Oh! elle est bonne celle-là, disent les garçonnets en chœur..., tu plaisantes!

Et tandis que le nageur cherche à s'accrocher au rebord de l'embarcation, les deux garnements, de leurs rames, frappent l'eau qui jaillit, rebondit, rendant tout abordage impossible.

Cyprien fait un dernier effort, mais les gamins inconscients du danger poursuivent leur jeu barbare.

— Au secours! au secours, crient Elisabeth et Lolotte,

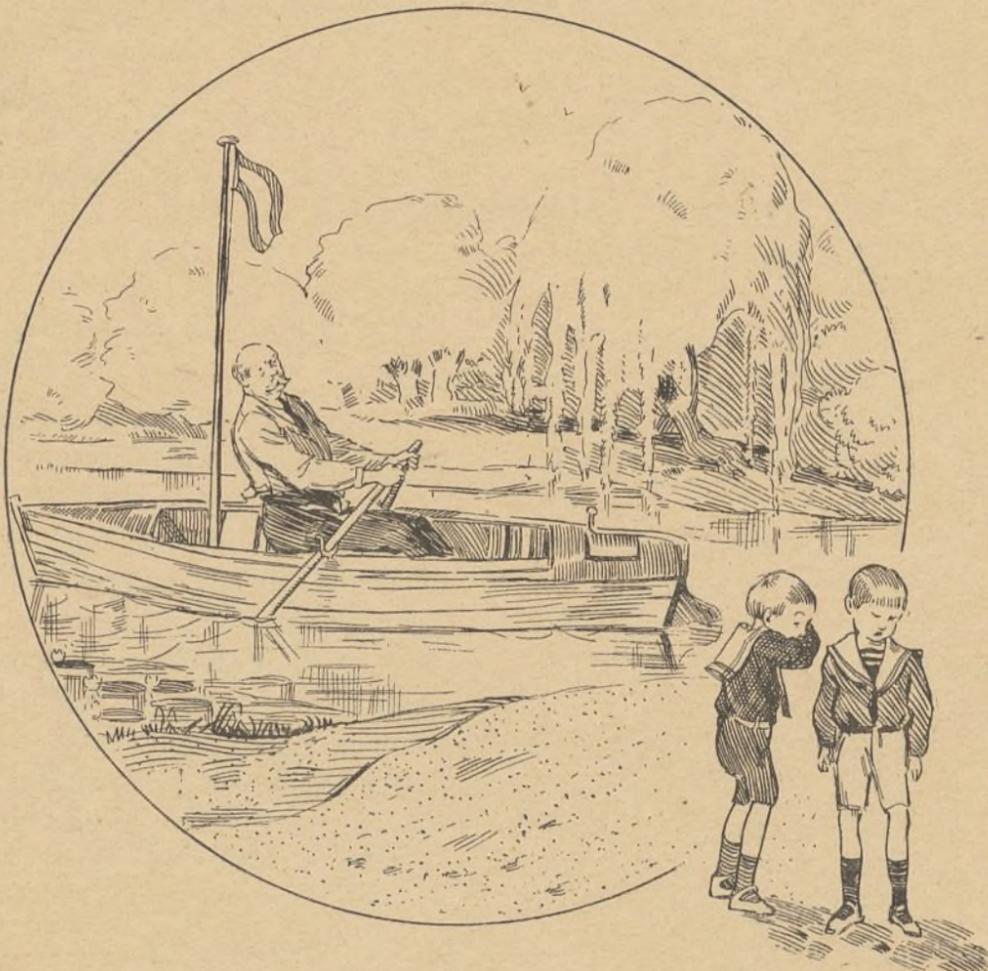
Cyprien se noie, Cyprien est noyé!

Au même instant la barque chavire et enfonce sous les pieds vigoureux qui s'y élancent, le Saint-Cyprien saisi par deux bras vigoureux, est étendu dans le bateau. Tandis que le rescapé reprend conscience, l'oncle Armand, car c'est lui, applique une gifle retentissante à chacun de ses neveux.

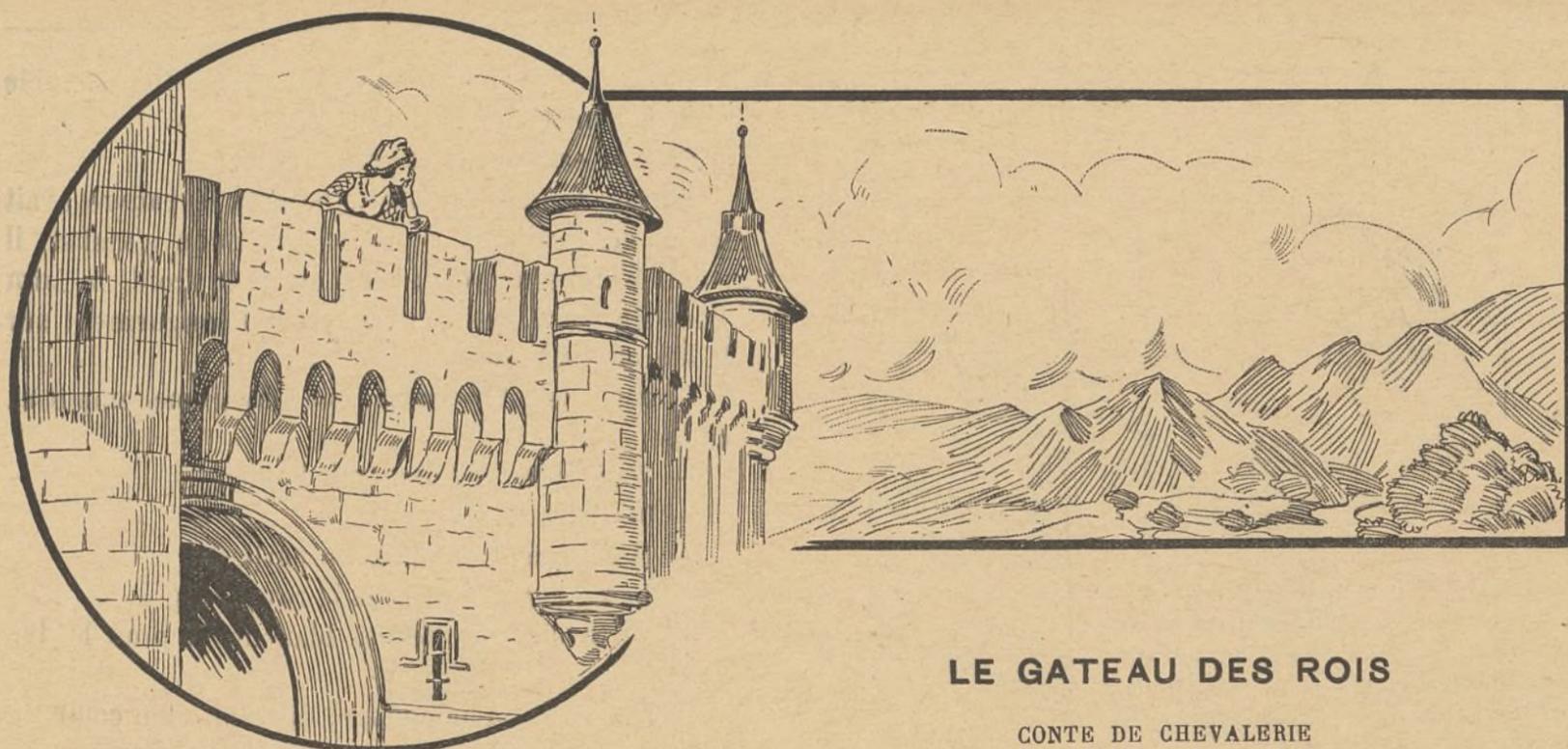
— Vilains galopins, s'écrie-t-il soulagé..., une seconde de plus, et ce malheureux garçon disparaissait!

Charles et Hubert ne sont pas fiers; d'abord, d'avoir reçu la gifle, et puis, d'avoir exposé leur grand ami à un tel péril. L'oncle Armand a pris les rames, et ramène la barque au port : A terre l'équipage, dit-il. Pour vous punir, pendant huit jours *l'Hiron-delle* fera escale..., pavillon en berne!

M. C.



Charles et Hubert ne sont pas fiers...



LE GATEAU DES ROIS

CONTE DE CHEVALERIE

C'était au temps des preux chevaliers. Le sombre château d'Osmay était en liesse, on célébrait la douce Epiphanie.

Tout le jour, le pont-levis s'était abaissé pour livrer passage aux nobles dames, comtes et barons, qui, sur leurs palefrois, venaient de loin, répondant à l'appel du puissant seigneur d'Osmay, duc d'Armençon et autres lieux.

Les joutes s'étaient succédé dans la grande cour d'honneur.

A l'heure présente, la nuit s'avance; les archers, sur les remparts, s'apprêtent à faire le guet.

Gisèle, l'unique enfant du rude maître de céans, son livre d'heures à la main, sort de la chapelle, suivie des invités et de la fidèle Martine, sa vieille gouvernante.

Seulette, elle regagne son appartement du donjon. Ses vingt ans sont rêveurs, ses yeux alanguis; nul sourire joyeux n'égaye son doux visage et ne va, s'arrêtant sur les jeunes chevaliers ou pages qui s'inclinent sur son passage.

Pourquoi Messire Anselme, le chapelain, a-t-il, en parlant des « mages d'Orient », fait pâlir sa prunelle et palpiter son cœur? Pourquoi une larme brillante a-t-elle voilé son regard?

L'Orient!... c'est là qu'est le comte Jehan, son doux fiancé, auquel son cœur s'est donné tout entier. Il porte sur la poitrine le noble signe des croisés; avec le pieux roy Louis, il est parti combattre l'infidèle et porter l'étendard sacré en ces régions lointaines.

Trois ans! et point il n'est revenu.

Gisèle, solitaire, est montée vainement tout en haut des remparts, guettant l'arrivée du noir coursier qui porte le bien-aimé; l'horizon est resté fermé et, sous les murs épais, au pied des tours ajourées,

l'Armençon coule aujourd'hui comme hier, et coulera demain comme aujourd'hui.

Pour apaiser sa douleur, [son page Ghislain a chanté, dans les nuits limpides et silencieuses, une musique si douce qu'elle semblait venir de là-bas...

Mort! Serait-il mort l'élu de son cœur? Captif peut-être? ou bien encore l'oublierait-il?

— Non, répond tout bas la gentille damoiselle, le comte Jehan n'est point parjure.

Et voilà pourquoi, en cette fête des roys, Gisèle reste absente et comme lointaine, aux mains de ses femmes qui la parent pour le festin du soir.

— Damoiselle, que vos yeux s'éclairent et qu'en cette nuitée votre sourire brille, semblable aux perles d'Orient, dit la vieille suivante.

— L'Orient..., l'Orient, fait l'enfant qui voudrait s'y élancer, comme l'oiselet captif rêve de briser sa cage.

— Marquis et barons se disputent-ils pas vos couleurs aux passes d'armes? Et le noble duc votre père, s'il aimait Jehan, doit-il pas songer à vous marier?

— Tais-toi, amie, Jehan a mon cœur et mon serment.

Et, plus belle que les étoiles scintillantes, en sa robe semée de roses d'argent, la jouvencelle s'assied au banquet.

Les mets dressés sur les plats d'argent dégagent leur fumet, présentés par l'écuyer tranchant; les pages versent à flot le vin et l'hydromel, dans les hanaps d'or.

Autour de Gisèle, les plus fiers seigneurs s'empressent bénévoles, et le vieux duc verra, pense-t-il, reflourir sa lignée.

Son âme à elle est loin...

Soudain, le son du cor retentit par trois fois.

— Qu'est-ce? interroge le duc.



Il met un genou en terre.

— Messire, un pèlerin transi demande l'hospitalité, répond l'écuyer.

— Par saint Martin, mon patron, qu'il entre, commande le noble sire, et qu'à la galette des roys, avec nous il porte la main. Doit-on pas en chaque demeure que Dieu bénit, père Anselme, faire très large la part du pauvre ?

L'étranger s'avance vers le maître des lieux, il porte la houppelande brune du pèlerin, une longue barbe adoucit son pâle visage.

— Que Dieu te protège, toi et les tiens, noble sire, qui m'accueilles à ta table.

Sa voix est sourde et tremblante.

En ces temps lointains, toujours le pauvre avait place au festin de ce jour. L'inconnu s'assied, il semble dans un rêve; sans doute le froid, la faim l'ont-ils glacé. Ses yeux s'arrêtent longuement sur la fille du seigneur.

Quand il s'est rassasié, que l'hydromel emplit sa coupe :

— D'où viens-tu? demande le duc.

— De Palestine.

— Des Croisés entendis-tu parler?

— J'en étais. Captif avec le roy Louis.

Alors Gisèle s'est levée, blanche comme le lys des jardins.

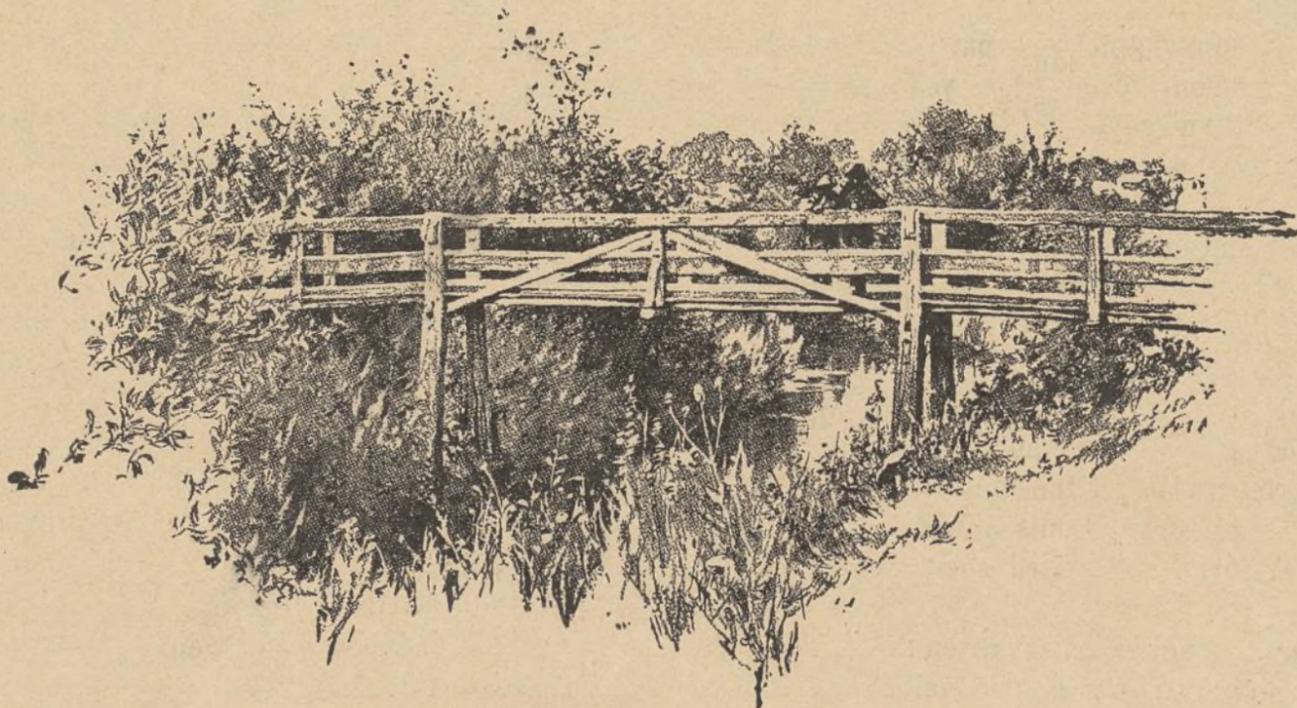
— Ne feins pas davantage, dit-elle, mon cœur t'a reconnu; depuis de longues veilles, il t'attend.

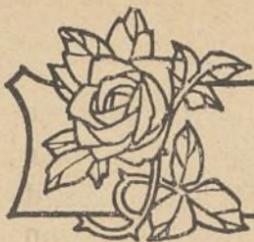
Sous les yeux des seigneurs envieux, Jehan, car c'est lui, a rejeté au loin sa houppelande et sa barbe d'emprunt; beau, vêtu de soie, la dague au côté, il s'avance devant Gisèle, il met genou en terre :

— Ma bien-aimée! fleur de mon blason! murmure-t-il seulement.

Toute la nuit, dit la benoite légende, les jeux et les ris animèrent le donjon, jusqu'au jour qui se leva radieux pour célébrer les noces de Gisèle avec le féal comte Jehan.

BRUYÈRE.





LE BAIN DU PETIT CHAT



— Madame, dit Linette, avec tout le sérieux de ses dix ans, voulez-vous permettre à Pierre et à Madeleine de venir avec nous, à Bellefontaine; j'y vais porter des livres à l'amie de maman.

— Volontiers, ma petite, répond M^{me} X..., à la condition, toutefois, que vous soyez raisonnables tous, et que vous rentriez très exactement à midi, pour l'heure du déjeuner.

— Entendu! merci, Madame.

— Quel bonheur! quel bonheur! crient les quatre enfants.

Linette s'empare de son ami Pierre: elle le protégera, il n'a que six ans.

Madeleine porte sur « Bonhomme », un gros joufflu de quatre ans, toute sa tendresse maternelle, qui sommeille.

Et l'on part.

Par ce beau mois de septembre, la route à travers champs est jolie; dans les prés, les faneuses relèvent le « regain » en tas, puis l'éparpillent à nouveau, de leurs longs râteaux; les betteraves étalent leurs feuilles veinées de grenat.

La bande joyeuse regarde, flâne, puis, pour rattraper le temps perdu, on court. Patatra! Pierre s'étale sur un caillou.

— Allez toujours, dit Linette à Madeleine. Bonhomme marche moins vite que nous, nous vous rattraperons, je vais panser ce genou malade.

Pierre pleurniche un peu, pour la forme, mais il se croit tout à fait blessé, quand Linette s'assied sur une pierre et bande le genou écorché de son fin mouchoir.

Clopin-clopat, on se remet en marche. Au croisement de la route, quel chemin suivre? Tous deux conduisent à Bellefontaine.

Où sont Madeleine et Bonhomme?

De son côté, Madeleine s'étonne du retard de ses

amis; elle revient sur ses pas, tenant toujours précieusement la main de Bonhomme.

Enfin, on se retrouve,

— Par où donc es-tu allée? demande Linette.

— J'avais pris le chemin des groseillers.

— Mais il n'y a plus de groseilles à cette époque!

— C'est vrai, mais on songe au beau temps où

l'on en mangeait, dit Madeleine, qui dit, au moins, franchement ce qu'elle pense.

— Gourmande! fait Linette.

Les choses se gâteraient entre les deux amies, si l'on n'était arrivé à Bellefontaine.

Les quatre bambins traversent le parc en se donnant la main, telle une bande de poupées en papier, très sagement ils gravissent le perron et remettent à M^{lle} Claire le livre, objet du voyage.

La vieille demoiselle se confond en « mercis », admire les enfants, les tourne et les retourne, puis les congédie.

— Pas un gâteau! pas un bonbon! fait Bonhomme déçu.

— Elle n'en donne jamais, soupire Linette.

— C'est qu'elle les mange toute seule, observe Pierre.

— C'est une égoïste, conclut Madeleine.

Et le cortège, un peu penaud, reprend, sans se presser d'ailleurs, la route de la maison. On admire au passage les fleurs du parc et les longues avenues toutes droites, puis, au bord de l'eau, les enfants s'attardent à cueillir des joncs.

— Oh! un petit chat, fait Bonhomme.

— Où cela? dit Pierre.

— Mais là, près de la mare; il faut l'attraper et lui donner un bain, suggère Bonhomme.

— Oui, ce sera très drôle! dit Madeleine.



Pierre s'étale sur un caillou.



Elle plonge et replonge le pauvret.

A ce moment, le cœur de la fillette, si compatissant d'habitude, s'est tu, remplacé par quelque chose de froid, comme la glace.

— Laissez-le tranquille, riposte Pierre.

Le minet est là, confiant, les oreilles droites, se léchant les pattes.

Les trois enfants se mettent à la poursuite de la bête, et le petit matou, au poil fauve, est bientôt saisi par ses bourreaux.

— Seulement un petit bain de pieds, dit Madeleine.

La pauvre bête miaule et se débat.

— Oh! il ne faut pas faire le méchant, ajoute l'enfant qui s'entête, voilà, un bain complet te calmera.

Elle plonge et replonge le pauvret qui pousse des cris encore plus plaintifs et semble dire :

— Méchants! que vous ai-je fait?

— Il va se noyer, crie Bonhomme, qui le repêche avec une gaule et le jette dans l'herbe.

— Mon Dieu! dit Linette, voilà midi qui sonne, nous serons en retard!

Et la bande de s'enfuir.

Mais Madeleine ne rit plus, car là, au milieu de la verdure, elle voit le petit chat exhiler un cri suprême et tomber raide au milieu des buissons, tandis qu'une vieille chatte, sa mère, sans doute, gronde, va et vient, et tourne, désespérée, autour de son petit.

La fillette emporte cette vision qui lui gâte toute sa promenade, et maintenant personne n'est gai.

Linette a conscience d'avoir manqué à sa promesse, Pierre boitille; Madeleine a le cœur serré; Bonhomme, fatigué, devient lourd et se fait traîner... Il semble qu'on n'arrivera jamais.

A mi-chemin, un domestique, à bicyclette, les arrête :

— Ah! enfin vous voilà! Qu'avez-vous fait? Votre mère est inquiète : il ne faut pas trois heures pour aller à Bellefontaine!

A l'arrivée, maman tance d'importance les deux petites filles; mais, en sanglotant, Madeleine se jette dans ses bras :

— Maman, oh! maman, j'ai assassiné un petit chat!

— Que racontes-tu? Quel chat?

— Celui de Bellefontaine. Je t'en prie, laisse-moi retourner chercher sa maman, qui avait l'air malheureuse, comme tu le serais, si je n'étais pas revenue.

La mère de Madeleine apaise sa fille :

— Il ne faut jamais, dit-elle, faire de

mal aux animaux!

Puis, devant ce désespoir et ce repentir, elle promet de s'enquérir de la mère chatte.

Point n'est besoin; le lendemain, dès l'aube, le propriétaire du matou s'en vient trouver M^{me} X.

— Cette petite fille a tué mon chat avec un gros garçon que voilà, fait-il en désignant Bonhomme. Il faut me le payer.



Madeleine et mère-chatte, son inséparable.

Madeleine donnerait toute sa bourse pour n'avoir pas le dernier cri du petit chat dans les oreilles.

Elle prend son porte-monnaie :

— Voilà tout ce que j'ai, Monsieur, mais donnez-moi la mère, je vous en prie!

— Oh! pour ça, non! Vous êtes trop mauvaise! Vous feriez encore souffrir la pauvre bête!

— Oh! non, monsieur, je vous le promets; je veux, au contraire, la consoler!

Le villageois consent et apporte la mère-chatte.

Madeleine a quelque peine à s'en faire aimer : on dirait que la vieille se souvient du supplice infligé à son petit. Néanmoins, la tendresse vient à bout de tout : à force de caresses, de pâtés de choix, de douceurs, Madeleine et mère-chatte sont inséparables :

— Jamais plus tu ne seras cruelle! semble dire la bête en ronronnant.

Grand'mère,
M. C.

MOTS D'ENFANTS & ANECDOTES

Les jours de la semaine.

Jojo travaille bien en classe. Le professeur est content de lui. Il le cite souvent en exemple à ses camarades. Hier, il lui posa la question suivante :

— Combien y a-t-il de jours dans la semaine?

— Six, répondit aussitôt Jojo.

— Comment? explique-toi, petit drôle!

— Voilà! Le dimanche on ne travaille pas, alors ce n'est pas un jour de semaine : il n'y en a donc que six.

Les jeunes observateurs.

Le maître enseigne à ses petits élèves les principes de la soustraction. Il n'arrive pas à se faire comprendre.

— Voyons, dit-il, prenons un exemple. Six enfants vont à la rivière, mais il y en a quatre auxquels on a défendu de se baigner. Combien d'enfants sont entrés dans l'eau?

Alors, tous les écoliers, comme un seul homme :

— Six, Monsieur.

Les cheveux blancs.

Boby s'étonne de voir, dans la belle chevelure noire de sa mère, briller quelques fils d'argent.

— Comment, dit-il, maman, tu as des cheveux blancs?

— Oui, mon enfant.

— Pourquoi sont-ils venus là?

— Oh! tu sais, ils sont le signe que les enfants font quelquefois de la peine à leurs parents.

Boby alors, un peu pensif :

— Et bien! tu as dû en faire, toi, du chagrin à grand'maman! Elle a ses cheveux tout blancs!

Lulu est inquiet.

Lulu a, depuis quelques jours, un nouveau petit frère. Il se montre inquiet. Son père lui dit :

— Qu'as-tu, Lulu? Tu n'es pas content?

— Si, papa. Mais je voudrais savoir si mon petit frère sera toujours plus petit que moi?

— Oui, sûrement.

— Ah! tant mieux! De cette façon, je pourrai toujours le battre.

Par habitude.

Le marchand de cuirs Tanneur est convoqué, à titre de témoin, au tribunal.

Le président lui demande :

— Votre profession?

— Je suis dans les cuirs, Monsieur le président.

— Fréquentiez-vous le prévenu?

— Non, Monsieur le président, vous pouvez être z-assuré que je n'ai-z-été que de loin-z-en loin chez lui.

— Témoin, vous ne devez pas, ici, exercer votre profession!

Chez le boucher.

Une bonne ménagère entre chez son boucher et marchande un superbe gigot. Le chien du boucher vient flairer la viande en connaisseur.

— Joli chien! fait la cliente. Il ne mange jamais votre viande, au moins?

— Oh! non, madame, tranquillisez-vous! Il est trop bien élevé pour cela! Il se contente de la lécher, tout simplement!

LE TRÉSOR DE LA MONTAGNE

CONTE TRADUIT DE L'ALLEMAND (suite).

Un seul des buveurs de l'auberge de la *Chope d'or* avait assisté au récit du père Muller sans prendre part à la conversation et tandis que, dans la nuit noire, tous les autres s'en étaient allés par groupes en discutant la fantastique aventure du berger, lui avait repris tout seul, absorbé dans ses pensées, le chemin de sa demeure.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, peut-être moins, qui jouissait d'une certaine considération due à sa situation passée, car, après des revers de fortune, il avait dû abandonner la direction d'une bonne auberge pour faire je ne sais combien de métiers moins lucratifs les uns que les autres.

Il y avait bien de sa faute dans cette décadence, car il est certain qu'il n'avait pas géré avec assez de sérieux ses affaires alors qu'elles prospéraient. Au lieu de faire des économies et d'emplir un bas de laine pour ses vieux jours, il avait dépensé en joyeuses agapes, auxquelles il conviait ses amis, le plus clair des bénéfices que lui rapportait son auberge, si bien qu'à la fin il avait fait faillite, lui ! Peter Baumann, qui passait cependant pour avoir les reins solides.

Il faut dire aussi qu'il n'avait guère été aidé par sa femme, une forte commère du nom de Bertha, qui passait plus de temps à dire du mal de son prochain qu'à surveiller son ménage.

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que la roue de la fortune ait tourné...

Peter Baumann cheminait donc seul le long des ruelles sombres lorsqu'il fut rejoint par un des habitués de la *Chope d'or*.

— Holà ! Peter ! comme vous avez l'air absorbé ! serait-ce l'histoire du père Muller qui vous trotte encore par la cervelle ?

— Ma foi ! pourquoi ne pas l'avouer ? Cet étrange récit m'a fortement impressionné, et je vous affirme que si j'avais été à la place du berger, j'aurais cherché avec plus de constance la fameuse racine *ouvretout*.

— D'autant plus qu'elle n'est guère difficile à trouver, s'il faut en croire ce que me racontait mon grand-père lorsque j'étais moutard.

— Quoi ? Vous connaissez le moyen de se procurer cette merveilleuse racine ?

— Parbleu ! Il n'y a qu'à découvrir le nid d'un pic noir et, au moment où les petits viennent d'éclore, à en boucher l'orifice, pen-

dant que le père s'en va chercher la becquée pour ses enfants. Quand l'oiseau revient, il s'affole en voyant le nid inaccessible, mais son angoisse dure peu, car il sait où trouver le remède. Il s'envole vers le couchant et finit toujours par revenir avec, dans le bec, la racine *ouvretout*. Il n'y a qu'à s'armer de patience et à attendre tranquillement au pied de l'arbre. Quand on voit le pic reparaitre tout près de son nid, on agite sous l'arbre un grand morceau de drap rouge. Cette manœuvre le terrifie si bien qu'il laisse infailliblement tomber à terre la racine, qu'on ramasse précieusement et qu'on



Peter Baumann marchait seul.

conserve de même pour les grandes occasions.

— Bah! C'est très curieux ce que vous me racontez là, mais je n'y ajoute guère foi, vous savez.

— Vous avez tort, Peter Baumann, vous avez tort. Mon grand-père n'avait pas pour coutume de raconter des sornettes, et c'était un chasseur qui s'y connaissait! Allons, bonsoir, Peter Baumann, me voici arrivé et vous ne tarderez pas à être chez vous aussi.

— Bonsoir, bonsoir! mon ami, dit Baumann, absorbé dans ses réflexions.

Et il continua tout seul son chemin.

Le lendemain de ce soir mémorable, Peter Baumann serait parti bien volontiers dans la forêt à la recherche d'un nid de pic noir, car pendant la nuit qu'il avait passée à réfléchir, il avait échafaudé toutes sortes de projets que vous devinez, pour refaire sa fortune, mais il n'était pas plus tôt hors du lit que sa femme, Bertha, lui commanda, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, de porter au moulin un sac de grain à convertir en farine. Depuis que les affaires de son mari allaient si mal, elle

subvenait aux besoins du ménage en entretenant un petit commerce de farine, et elle se servait de Peter comme d'un âne, disant à toutes les commères du voisinage qu'il n'était plus bon qu'à faire ce métier.

Le pauvre Baumann, sous la poigne de fer de sa terrible moitié, n'avait qu'à céder, et c'est ce qu'il faisait tout en cherchant de maigres consolations dans sa pipe, qui, hélas! n'était pas toujours pleine et dans sa fille, la gentille Caroline, qui s'efforçait de maintenir l'harmonie entre son père et sa mère, chose assez difficile, étant donné le hargneux caractère de Bertha depuis qu'ils étaient dans la gêne.

Caroline, qui marchait sur ses vingt ans, était une jolie jeune fille à laquelle on ne connaissait que des qualités. Dès qu'elle avait été en âge de gagner sa

vie, elle avait cherché du travail dans les environs et elle était devenue si habile brodeuse, qu'on s'arrachait les ouvrages qui sortaient de ses mains. Elle se faisait de la sorte de bonnes journées, qui facilitaient les dépenses du ménage, car elle donnait intégralement à sa mère tout son gain. Il lui arrivait seulement, de temps en temps, de soustraire quelques pièces de menue monnaie, qu'elle mettait précieusement de côté,

et qu'aux jours de fête, elle glissait dans la main de son père, afin qu'il pût se procurer du tabac, ou aller au cabaret en compagnie de ses amis. Il fallait voir alors de quel regard reconnaissant Peter couvait sa fille, tandis qu'elle se dérobaît à ses remerciements, pour ne pas éveiller les soupçons de sa mère.

En revenant du moulin où sa femme l'avait envoyé, chargé comme un baudet, Peter Baumann fit un crochet, et s'en revint par la campagne, au lieu de suivre son chemin accoutumé, car il avait le grand désir de découvrir le pic noir, auquel il subtiliserait un brin de racine *ouvre-*

tout. Mais il n'avait pas pensé qu'il était encore en hiver, et que les oiseaux n'ont pas pour habitude de faire leur nid en cette froide saison. Il ne rencontra pas le moindre pic dans sa promenade, et, de plus, eut à subir, en rentrant à la maison, le courroux de Bertha, qui voulait, à toutes forces, savoir pourquoi son mari revenait du moulin plus tard qu'à l'ordinaire.

— Je parie, disait-elle, que tu viens encore du cabaret, vieil ivrogne, n'as-tu pas honte de dépenser ainsi l'argent que tu n'es même pas capable de gagner? Je ne sais ce qui me retient de te mettre dehors une bonne fois, tu pourrais alors fréquenter les auberges à ton aise, vieux fainéant!

Peter n'eut garde de répondre à cette rebuffade :



Bertha lui ordonna de porter un sac de grains au moulin.

il se contenta de hausser les épaules et s'en fut dans sa chambre où il s'enferma à double tour. Puis il se tailla minutieusement une plume d'oie, choisit une feuille de papier convenable et entreprit de noter toutes les recommandations qu'avait faites le père Muller au sujet du trésor, car, forcé d'attendre au printemps pour trouver un nid de pic noir, il ne voulait pas, à cette époque, avoir omis aucun des détails nécessaires au voyage qu'il comptait faire dans la montagne. Pendant qu'il écrivait, deux coups discrets furent frappés à la porte.

— Qui est là? grommela-t-il sans lâcher sa plume.

— Père, c'est moi.

— Ah! c'est toi Caroline, attends, je t'ouvre,

— Que fais-tu donc? demanda la jeune fille en voyant les feuilles de papier noircies. Tu écris ton testament?

Et elle eut un éclat de rire qui prouvait qu'elle ne prenait pas son idée au sérieux.

— Mieux que mon testament, petite Caroline, quelque chose qui nous rendra riches pour le restant de nos jours si cela réussit, mais il ne faut pas le dire à la mère, car elle m'empêcherait de mettre mon projet à exécution.

— Pauvre père! Elle est méchante avec toi, hein? Encore tout à l'heure, comme elle t'a reçu! J'en avais les larmes aux yeux. Il était lourd, dis, ce gros sac qu'elle t'a forcé de porter au moulin? J'ai toujours peur que tu ne puisses le conduire jusqu'au bout et que tu tombes en route.

— Ne crains rien, ma mignonne, je suis encore solide. Sais-tu ce que je ferai quand nous serons riches?

— Tu achèteras un âne pour aller au moulin à ta place?

— D'abord, je n'aurai plus besoin d'aller au moulin, Mademoiselle.

— Ah! c'est vrai! Alors que feras-tu?

— Je te donnerai une jolie dot et un bon mari comme..., voyons un peu comme qui tu le voudrais ton mari..., comme Fritz, par exemple...

La jeune fille devint toute rose en entendant prononcer le nom du jeune homme, qui n'osait la de-

mander en mariage parce qu'il était trop pauvre et qu'elle-même n'était guère plus riche que lui. Elle embrassa son père et se sauva vivement pour n'être pas obligée de répondre.

L'hiver passa lentement. Certes, jamais Peter Baumann n'avait attendu le printemps avec autant d'impatience, et c'est peut-être justement pour cette raison qu'il trouvait les journées si longues! Enfin, les premiers bourgeons reverdirent aux arbres et, par un beau soleil du mois d'avril, l'ancien aubergiste partit à la découverte.

Il parcourait les bois depuis une demi-heure environ, lorsqu'il rencontra un gamin qui, le nez en l'air, semblait suivre attentivement les allées et venues d'une bête quelconque perchée au haut d'un arbre.

— Hé! Que regardes-tu là, petit? dit-il en posant sa main sur l'épaule du garçonnet.

— Un pic noir, monsieur, qui a fait son nid dans la grosse branche, là, voyez-vous, juste au-dessus de ma tête.

— Un pic noir? Tu as dit un pic noir?

— Oui, monsieur.

— Es-tu bien sûr que ce soit un pic noir?

— Aussi sûr que je suis là. C'est mon père qui m'a appris le nom des oiseaux et mon père est un



Il ordonna au gamin de grimper dans l'arbre.

fameux chasseur, vous savez. En voilà un homme qui s'y connaît! Il sait tout! Ainsi...

— Que lui veux-tu donc à ce pic noir? interrogea Peter en interrompant le verbiage de l'enfant. Tu n'as pas l'intention de le tuer, j'espère?

— Moi? mais non, je le regarde parce qu'il m'amuse. Voyez comme il se donne du mal, il doit chercher quelque chose qu'il ne trouve pas.

— Dis donc, petit, si je te donnais une belle pièce de vingt sous, voudrais-tu me rendre service?

— Certainement, monsieur. Que faut-il faire pour vous être agréable?

— Il faut revenir demain ici, à la même heure, et faire alors ce que je te dirai.

— Bien, Monsieur, vous pouvez compter sur moi. Ce sera long?

— Non, quelques minutes seulement. Au revoir, petit, à demain.

Peter Baumann rentra rapidement en ville et s'en fut chez le plus grand marchand de drap qu'il connaissait. Là, avec l'argent que lui avait donné Caroline tout l'hiver et qu'il avait économisé au lieu d'aller le boire au cabaret, il acheta un grand morceau de drap rouge, le plus vif qu'il put trouver. Puis, muni de son paquet dissimulé sous son manteau, il rentra chez lui pour recevoir les injures de son irascible moitié, laquelle avait eu besoin de lui pour aller au moulin et ne l'avait pas trouvé à la maison.

— Pilier de cabaret, tu veux donc que je meure

sur la paille? Où as-tu encore été courir, et qu'est-ce que ce paquet que tu as à la main?

Mais, pour la première fois, Peter Baumann ne courba pas la tête sous l'orage.

— Si tu parles encore, je t'assomme, dit-il à sa femme. Je fais ce qu'il me plaît, c'est compris?

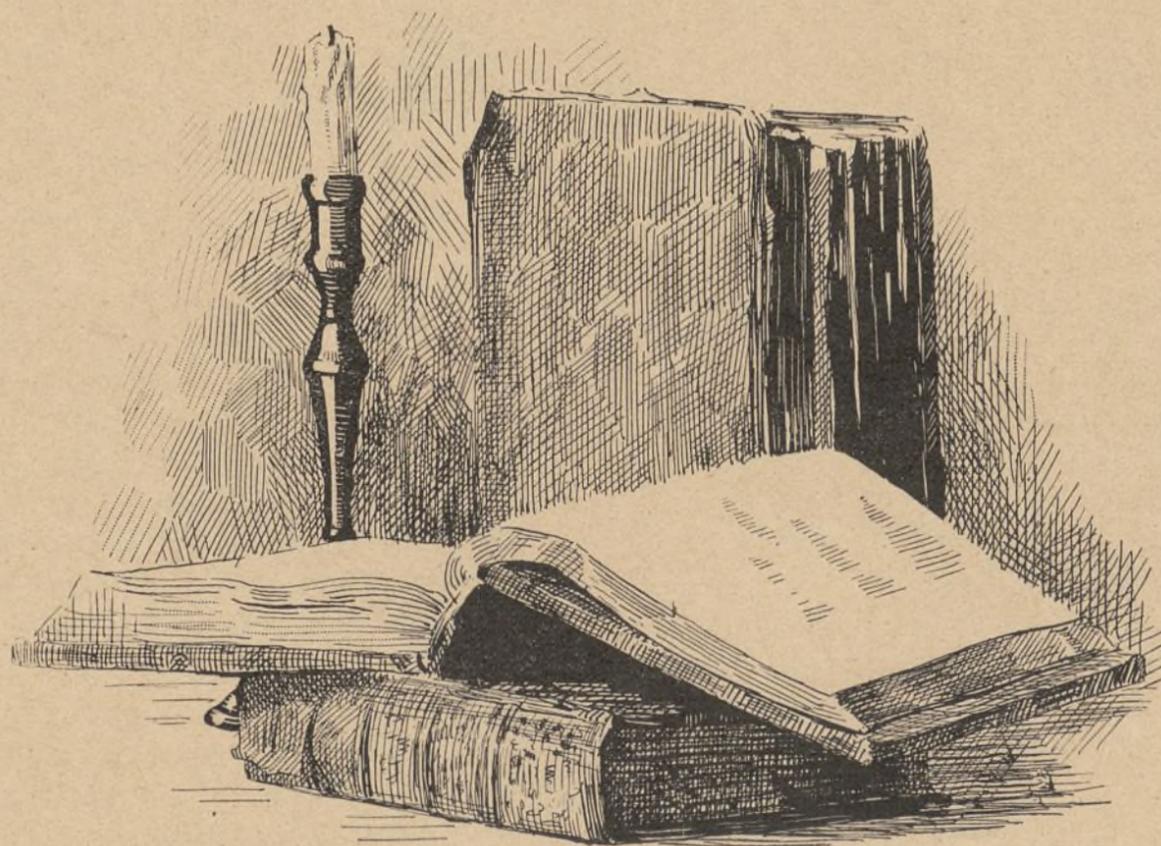
Bertha fut si interloquée de cette sortie qu'elle en oublia de répondre, et qu'elle laissa son mari regagner sa chambre sans plus l'inquiéter.

Le lendemain, Peter Baumann ayant trouvé le gamin au rendez-vous, lui ordonna de grimper dans l'arbre et de boucher l'orifice du nid avec un tampon de feuilles sèches. Puis, lui ayant donné la récompense promise, il le renvoya.

Tout se passa comme l'avait prédit l'interlocuteur de Peter, ce soir d'hiver où tous deux revenaient de l'auberge de la *Chope d'or*. La manœuvre exécutée avec le drap rouge effraya si bien l'oiseau revenant à son nid qu'il laissa tomber à terre la précieuse racine *ouvre-tout*, en ouvrant le bec pour pousser un cri de détresse.

Peter s'empara de cette racine magique, l'enveloppa avec soin, la glissa dans un petit sac qu'il avait fait confectionner par Caroline à cet effet, et la serra ensuite dans sa poche la plus sûre. Puis, aussi content que s'il était déjà en possession du trésor convoité, il rentra allègrement à la maison en fredonnant un refrain joyeux.

(A suivre.)



HISTOIRE ET HISTORIETTES

L'histoire ne tarit pas d'anecdotes sur le compte de Pierre le Grand. Voici un incident de son voyage en France qui mérite d'être conté.

Il était arrivé à Paris depuis vingt-quatre heures, à peine, lorsqu'il lui fallut assister, dans la loge du Régent, à un spectacle donné en son honneur. On jouait une assez mauvaise tragédie de M^{lle} Bernard, nièce de Fontenelle, intitulée : *La Mort des enfants de Brutus*.

Le tsar suivait le jeu des acteurs avec beaucoup d'attention, tandis que des interprètes lui traduisaient, au fur et à mesure, les tirades des personnages. Mais il était le seul de toute la salle à se préoccuper de ce qui se passait sur la scène; tous les autres spectateurs n'avaient d'yeux que pour lui, et, autour de sa loge, c'était un va-et-vient continu d'individus qui se précipitaient les uns sur les autres, se bousculaient, afin

de voir le vainqueur de Charles XII. Toute cette agitation n'allait pas sans un grand bruit, si bien qu'à la fin, le tsar impatienté dit au régent :

— Monsieur le duc, pourquoi ce tapage? On ne vient donc point ici pour écouter les pièces que l'on joue?

— Sire, c'est la dernière chose dont on s'occupe, surtout aujourd'hui. On ne parle, ce soir, que de l'événement du jour; on ne pense qu'à vous, sire, en ce moment.

— Singulière nation, repartit alors le tsar flatté, elle me plaît toutefois. Elle m'instruit et m'amuse en même temps.

Cependant, le tumulte redoublait à la porte de la loge où Pierre I^{er} avait toute la peine du monde à écouter la tragédie.

Un petit jeune homme, sec et maigre, au teint brun presque basané, à la voix stridente, se faisait surtout remarquer par l'éclat dominant de ses saillies. Un groupe nombreux d'autres jeunes gens suivait plus attentivement ses réflexions que le jeu des comédiens. Après le tsar, c'était le principal acteur de la scène; le régent, lui-même, ne venait qu'après ce petit jeune homme, qui était alors le prince de la jeunesse française.

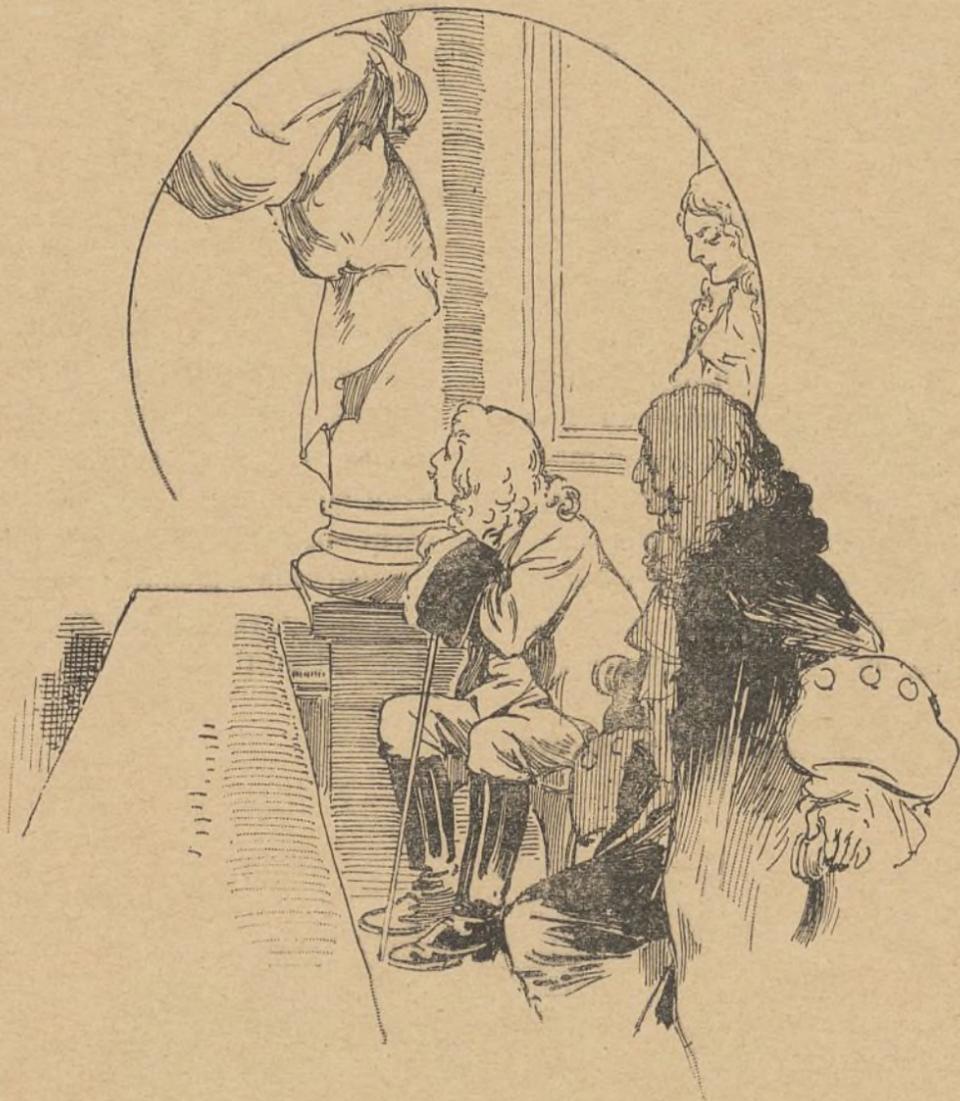
— Messieurs, messieurs, disait-il avec toute la force de son maigre filet de voix, prenez à la fois un double plaisir : tâchez de trouver le moyen de contempler de près le héros du Nord et ne laissez point tomber inaperçues mes critiques de détails sur

cette mauvaise tragédie qu'on assure être une œuvre posthume de Fontenelle. Moi aussi je fais un *Brutus*, et vous le verrez, messieurs!

En disant ces mots, le petit homme gesticulait tellement qu'il en perdait presque l'équilibre, l'œil pétillant d'esprit, mais plus encore de malice et de moquerie.

Le régent, qui avait reconnu sa voix, dit au tsar :

— Sire, je vais vous montrer un de nos poètes en herbe, une de nos célébrités littéraires. Il fait des tragédies, compose un poème épique, écrit l'histoire des grands monarques du siècle. Et il n'oubliera pas la vôtre, ajouta Philippe d'Orléans avec une



Le tsar suivait le jeu des acteurs avec beaucoup d'attention.

révérence à l'adresse de son hôte illustre. Malgré ces divers travaux, sire, ce jeune homme trouve encore le secret de nous décocher, de temps à autre, de petites satires pleines de fiel, qui nous forcent, malgré toute notre indulgence, de le mettre sous les verrous de la Bastille.

— Et vous faites bien, monsieur le duc, repartit vivement le tsar; le représentant du roi de France doit être respecté. Mais montrez-moi donc cet original qui fait tant de bruit?

— Bien volontiers, sire. Il grille lui-même, depuis l'ouverture du spectacle, de l'envie de se trouver en votre présence.

Le régent mit alors la tête hors de la loge et dit à haute voix :

— Dites donc, maître Arouet, si vous promettez d'être sage, vous pouvez venir saluer l'empereur de toutes les Russies.

Le duc n'avait pas achevé sa phrase que le jeune homme s'était élancé dans la loge et saluait le tsar qu'il dévorait de ses regards étincelants.

— Jeune homme, dit Pierre le Grand, voulez-vous me suivre en Russie, et rédiger l'histoire de mes voyages et de mes expéditions? Dix mille roubles pour mon historiographe. Acceptez-vous?

— Je ne demanderais pas mieux, sire, mais je me dois avant tout à ma patrie. Je compose, en ce moment, une *Vie de Louis le Grand* et j'ai sur le métier un poème de la *Ligue*, en l'honneur de Henri le Grand. Vous le voyez, je suis dans l'embarras des grands hommes; mais ceux

de mon pays avant tout, sire. Pardonnez-moi, si je vous refuse à présent.

— Vous avez raison, je ne puis qu'approuver votre patriotisme, dit le tsar.

Cependant, le troisième acte allait commencer et Pierre le Grand semblait désireux de n'en pas perdre un seul vers.

— Mon cher Arouet, dit alors Philippe d'Orléans, au jeune poète, saluez Sa Majesté, remerciez-la de ces offres si honorables pour vos talents; soyez toujours sage et discret avec moi et comptez sur ma protection. Allez.

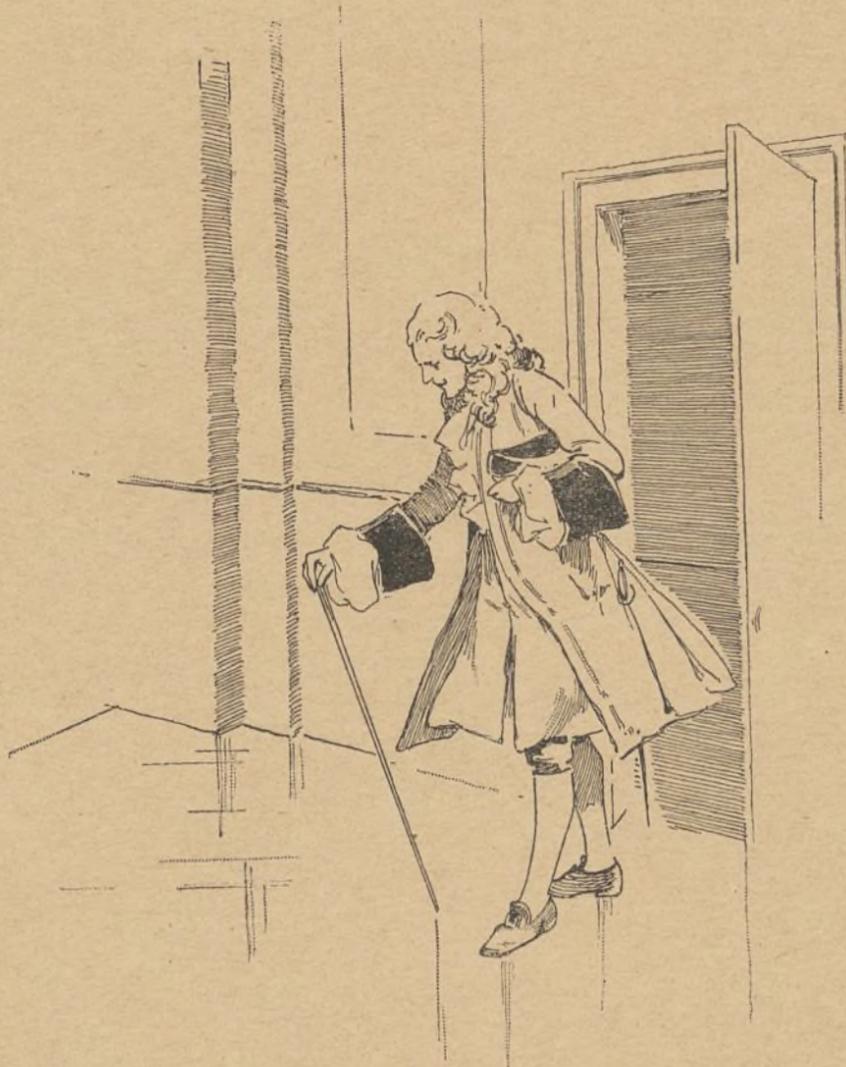
— Mille remerciements, monseigneur, répliqua le poète. On ne saurait avoir plus de bonté que vous pour le pauvre Arouet. Mais, je vous en conjure, ne vous chargez plus de mon logement. Il suffira que vous songiez à ma nourriture.

Et il se retira en saluant les deux princes de la manière la plus respectueuse.

Le régent ne put s'empêcher de rire à la dernière saillie qui rappelait le séjour forcé qu'il avait imposé au mineur dans le donjon de la Bastille et la pension qu'il lui avait allouée ensuite pour le dédommager.

— C'est l'écrivain qui promet le plus, dit Philippe d'Orléans au tsar après la sortie du jeune homme.

Quelque temps après ce petit incident, le poète changeait son nom d'Arouet pour celui de Voltaire, emprunté à un domaine de sa mère, et il réalisait bien les espérances que fondait sur lui le régent.



Le jeune homme s'était élancé dans la loge.



RÉCRÉATIONS

Charade fantaisiste.

- Planté sur un navire.
- Une arme pour occire.
- Carte qui nous fait rire,
- Au soldat doit suffire;
- C'est peu, je dois le dire.
- Tout : ile qu'on admire.



Mots en triangle.

.

- Dans le calendrier.
- Du corps une partie.
- Un grand fleuve étranger.
- Un adverbe qui nie.
- Dans la tasse de thé;
- Au milieu de l'été.



Les jeux innocents.

Comment l'aimez-vous?

1. — Claire.
2. — Brillante.
3. — En peinture.

Qu'en faites-vous?

1. — Un fleuve.
2. — Une représentation.
3. — Un repas.

Où le placez-vous?

1. — A Paris.
2. — Au théâtre.
3. — Dans un livre de messe.

Croix géographique.

Trouver quatre villes de France avec les lettres suivantes, dans la même forme :

A A
 A A
 A E E E G N
 N N N N R S
 S T
 T U



Anagramme.

Gaston n'a pas toujours raison!
 Il l'a bien, quand de la maison
 Il s'en va pour jouer aux billes.
 De son petit cheval de bois
 Il aime mieux ce train, parfois.
 Que son tambour, son tir, ses quilles.



Mots croissants et décroissants.

.

- Tête d'un ange.
- Carte.
- Poche.
- Boîte.
- Empereur.
- Ce que fait le bon jardinier.
- Mettre d'aplomb.
- Fond du navire.
- Entouré de terre.
- Note.
- Au poulet.

A. MUSETTE.

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} FÉVRIER

Charade fantaisiste.

A N - B A L L E - M E N T ;
 E M B A L L E M E N T .

Mots en triangle.

M A J E U R
 A D O U R
 J O I E
 E U E
 U R
 R

Logogriphe.

P I L O T E,
 P O L I,
 P L I.

Mots en losange.

M
 C I L
 C A N A L
 M I N A R E T
 L A R E S
 L E S
 T

Curiosité.

C + R R R + E E E = RÉCRÉER.

Mots diagonaux.

A N G E L E
 E R A S M E
 B A S I L E
 H E L È N E
 S I M O N E
 E L O D I E

L. VERPILLOT, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,